

COCHONNE DE LIBERTÉ !

En serons-nous quittes, cette fois ? Nom de dieu, ça serait de saison, car voilà bougrement des années qu'on nous mène en bateau.

Il serait temps de ne plus couper dans les couillonades républicaines : réformes pour la frime, qu'on nous a foutues dans les guibolles, histoire de nous faire casser le nez sur le trottoir.

Le Père Peinard sait à quoi s'en tenir, nom de dieu ! Le copain Weil a vu de quoi il retourne, quand au lieu d'être pratiquées par des types huppés, les réformes républicaines sont tournées en faveur du populo.

Quelle infecte blague que cette liberté de la presse, dont on nous corne les oreilles depuis des années. On voit enfin ce qu'en vaut l'aune !

Le présent numéro est accompagné d'une affiche-supplément, la réclamer au vendeur.

Turellement elle ne peut être collée sur les murs. La placarder nature, sans timbre, créerait au Père Peinard plus d'emmerdements que ça ne vaut. Au cas où un copain voudrait quand même la coller, qu'il se paie un timbre d'affiche de six centimes et l'oblitére, de cette manière il n'y aura pas de pétard et tout se passera en douceur.

Quel tam-tam ont fait là-dessus radicaux et opportunistes ! A les en croire, nous allons être heureux comme des cochons en pain d'épices. Oui, mes vieux, comptez dessus et buvez de l'eau ; si vous n'avez pour vous foutre sous la dent, que ce que vous donnera la République, vous n'engraisseriez pas !

Et de fait, nous n'avons pas engraisié depuis vingt ans. Le populo a toujours les tripes vides : on tire la queue du diable plus que jamais. Et ça durera, nom de dieu, jusqu'au jour où la moutarde montant au nez des bons bougres, ils foutront carrément les pieds dans le plat.

Les riches sont comme les sangsues, ils ne dégorgeront pas de bonne volonté : les voleurs n'ont pas pour habitude de rendre ce qu'ils ont chapardé. Si on veut les forcer à restituer les biens qu'ils nous ont filoutés, y a qu'un moyen, faire de la rouspétance, nom de dieu !

Jamais, au grand jamais, les types de la haute, n'ont fait de réformes de leur plein gré ; s'il leur arrive de nous lâcher les rênes, c'est parce que nous avons rué dans le brancard.

Par la sagesse on n'arrive à rien ! Le populo peut être sage des siècles et des siècles, jamais il ne prendra fantaisie à ceux qui le brident, d'être moins rosses à son égard.

Faut donc pas se laisser empaumer par les bourgeois. Si en 1881, ils ont fait semblant de faire des lois en faveur de la liberté de la presse, c'est qu'ils

voyaient les bons bougres à cran. Mais en belles crapules, ils ont manigancé la chose, de manière à ce que cette loi au lieu d'être en faveur de la liberté soit tout bonnement *contre la liberté*.

Des lois favorables, ça n'existe pas, nom de dieu ! On n'en fait que pour interdire quelque chose, et jamais pour le permettre.

Malheureusement comme nous ne connaissons pas toutes les ficelles des fripouilles gouvernementales, nous nous laissons pincer à leurs pièges. Ainsi nous avons coupé, comme un seul homme, dans cette sacrée fumisterie de la liberté de la presse.

Combien j'en ai entendu de gas, pas plus bêtes que vous et moi, rengainant « on a le droit d'écrire ce qu'on pense... »

Pauvre gobeur ! Oui, mon cochon, on est libres d'écrire ce qu'on pense. — Ah, tu crois ça ?

Oui, on est libres d'écrire des balivernes, des histoires cochonnes, des politiailleries, et toutes les bricoles qui servent à embobiner le populo.

Mais, mille bombes, faut pas s'aviser de gueuler ce que chacun pense tout bas !

Faut pas dire que les gouvernants sont des fripouilles, que les riches sont des voleurs, que les accapareurs affament le populo, que les patrons nous assassinent à petit feu.

Encore moins, faut pas dire que si le populo veut décrocher un peu de bien-être, le seul moyen est de foutre en l'air toute la racaille de la haute, et de secouer les puces aux marloupiers qui nous rongent.

heures de travail. Mais, foutre, une fois dans la rue, les idées poussent vite dans la boussole des bons bougres. Quand on se trouve entre quatre yeux en face des sergots ou des cipaux, il n'en faut guère pour faire de la rouspétance.

Alors dam, on oublie vite qu'on est venu mendigoter une bricole et on va carrément de l'avant. Gare du coup aux grandes boîtes, aux turnes des richards !

Et sur quoi compte Constans, pour river le bec au populo et l'empêcher de faire du chabanais ?

Primo. — Sur les flicks. Certes, c'est une sacrée bande que celle-là ! Des types de sac et de corde, crapules aimant à cogner sur les pauvres bougres.

Malgré ça, nom de dieu, y a parmi eux des gas, peu estimables c'est vrai, mais que la faim a poussés à faire ce sale métier. Ceux-là n'en tiennent guère pour se foutre des coups avec les socialos et les anarchos. Ils se doutent qu'à ce jeu, y a plus de gnons que de récompenses à empocher, — donc ça ne les encouragera pas beaucoup.

Deuzièmo, y a les gardes municipaux. Heu, heu, de ceux-là, trop rien à dire. Ils ont de chouettes chevaux, qui s'y entendent bougrement pour vous écrabouiller les ortels ; à part ça, ils ne sont pas bien terribles.

Troisièmo, la troupe ! Ha, ha, c'est ici le grand hic. C'est les soldats qui ont toujours donné le coup de ponce aux révolutions ; s'ils sont pour, ça marche hardiment, — s'ils sont contre, ça finit par le massacre du populo.

Riches types que les troupades des trois glorieuses de 1830, ceux de février 1848, ceux du 18 mars 1871.

Au contraire, saloplots que les soldats du 24 juin 1848, du 2 décembre 1851, de la semaine sanglante de mai 71.

Sans les soldats, le peuple ne peut rien ! C'est ça qu'il faut se foutre dans la caboche ! Nous n'avons pas d'armes, nom de dieu, et ce n'est pas les quelques bricoles qu'on peut dégotter de droite ou de gauche qui peuvent nous permettre de foutre une armée en déroute.

Faut donc chauffer l'armée ; tonnerre ; de façon qu'elle vienne au populo comme un seul homme. Pour que ça tourne à bien, il faut peu de chose quelquefois. Qu'un pioupiou ou un sous-off refuse de tirer, et tout le bataillon tout la crosse en l'air.

Dès lors, la débandade se fout partout ; les autres bataillons suivent l'exemple du premier !...

Or, une chose qu'on ne sait pas, c'est ce qu'a dans le ventre l'armée actuelle.

Ça serait idiot de la comparer aux vieilles armées, où l'abrutissement était de mode, grâce à cinq ou sept ans de service. Aujourd'hui on a le métier dans le nez, les briscards sont bougrement rares, personne ne rengage.

La discipline n'existe quasiment plus. Il est loin, le temps où les troupades enduraient sans se rebiffer les rosseries des chefs. Ils serrent les poings de rage, nom de dieu, et ils ne demandent qu'une occase pour se venger !

De sorte, nom d'un foutre, que si le populo se rebiffe, il se pourrait fort bien qu'au lieu d'être avec les richards et les gouvernants, les troupades marchent de bon cœur avec lui !

LA FOIRE MUNICIPALE

Eh foutre, c'est dimanche qu'elles ont lieu à Paris, ces sacrées élections municipales !

Turellement c'est pas les candidats qui manquent ; y en a pour tous les goûts et de toutes les couleurs : une truie n'y trouverait pas ses petits !

Mais, nom de dieu, si la couleur et l'étiquette des candidats change, y a une chose qui ne varie pas : les boniments ! Réacs, républicains, boulangards, socialos, etc., etc., tous, promettent au populo de se faire mourir de fatigue à l'Hôtel de Ville.

A les entendre, tous ces bougres ne rêvent que le bonheur des parisiens. Eux nommés, et tout marchera comme sur des roulettes.

Sacrés jean-fesses ! Vous vous foutez autant des intérêts du populo que de ce qui se passe dans la lune. Ce que vous cherchez, c'est à vous créer une petite situation politique, qui vous permette de vivre en vermine sur la chair des pauvres bougres.

L'Hôtel de Ville est l'antichambre de l'Aquarium, vous savez ça, nom de dieu ! Vous vous dites, « une fois là, grâce à un peu de chabanais je foutrai mon nom en vedette, et ça serait bien de la déveine, si je ne dégottais pas un patelin qui me bombarde député... »

Entre temps, si on fait quelques emprunts, y aura mèche de gratter ; faut pas négliger les petites affaires ; ceux qui s'en vont étaient à la coule du fourbi, — kif-kif ceux qui vont venir !

Puis, on a des places à donner ; on peut caser un peu de sa famille ou quelques camaros. Evidemment, c'est pas des grosses, grosses places, mais en attendant mieux, on prend ce qu'on trouve.

Plus tard, quand le type aura fait son chemin, sera devenu un salopiot influent de l'Aquarium, il pourra être plus généreux, — alors il fricottera avec les ministres.

Le meilleur des candidats ne vaut pas une merde de chien. Mais, nom de dieu, serait-il aussi pavé de bonnas intentions que l'enfer des chrétiens, il ne ferait pas davantage à l'Hôtel de Ville que le plus fripouillard.

Faut pas croire que le Conseil municipal soit le maître et puisse faire ses quatre volontés.

Au dessus de lui, y a l'Administration ! Et l'Administration se fout en travers de toutes les bonnes volontés, ça ne lui arrive pas souvent, (vu qu'il y a pas épais de bonnes volontés.)

Elle est faite pour emmerder la population et elle s'en

acquitte chouettement. Le Conseil peut voter à perpète, trente six mille trucs différents, si ça ne plaît pas à l'Administration, y a rien de fait.

Il en est toujours et partout de même, nom de dieu. C'est pourquoi au lieu de consolider ce qui existe, faut s'occuper de le démolir.

A supposer, (ce qui n'est pas possible !) que le populo expédie à la Volière Municipale, la plus belle collection de gas à poil qu'il soit possible, ça serait comme des dattes ! Ils ne foutraient rien, mille bombes ; ils ne seraient pas plus dans le mouvement que le tas de moules qu'on va nommer.

Sans rien faire, sans rien dire, sans même lever le petit doigt, l'Administration empêcherait tout d'aboutir.

Donc, nom de dieu, faut bien se foutre dans la caboche que voter pour un pierrot ou un salopiot quelconque, ça ne sert qu'à perdre du temps. Les jours qu'on passe à s'occuper de ces bricoles, seraient mieux employés à préparer le prochain chambardement.

Une fois la place nettoyée ; une fois les richards, les gouvernants et l'Administration foutus au rancard, le populo aura tous ses aises pour s'occuper en douceur de ses petites affaires.

Jusque là, quoi qu'il fasse et quoi qu'il essaie, ça ne lui portera pas profit : il sera toujours le dindon de la farce.

PAUVRES LOUPIOTS !

Depuis quelques années, il n'est pas rare de voir des gamins, pas plus hauts qu'une botte, déjà dégoutés de la vie, à tel point qu'ils se foutent à l'eau ou se pendent.

Je ne sais si je me fous le doigt dans l'œil, mais nom de dieu, il me semble que cette machine-là en dit plus contre la société richarde, que des rençaines à perte de vue.

Les mômes, c'est l'avenir, nom d'un foutre ! Et si votre société est tellement mauvaise pour eux, qu'elle les force à se tuer, comment vivra-t-elle ?

Voilà des petiots qui n'ont quasiment pas d'idées, le raisonnement n'est pas encore venu, n'importe ils se disent dans leur petite tête que la vie est si mauvaise, qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue.

Dormir, c'est à quoi ils pensent ! Quand on roupille on ne souffre pas, on oublie tout.

« L'emmerdant c'est de s'éveiller... Eh bien, alors, si c'est que ça, rien de plus commode que de ne plus s'éveiller?... Grand'mère s'est endormie comme ça ; elle était au bout de sa mèche, y avait plus d'huile dans la lampe... oh, elle n'a pas pâti beaucoup... Puis on l'a mis dans la terre... elle avait l'air de dormir tranquille..... »

Où allons-nous, nom de dieu ? Les mères, qui savent trop combien est dure l'existence des pauvres bougres, tuent leurs gosses pour leur éviter les souffrances.

Ceux qu'elles n'ont pas tués, ne vivent pas mieux : ils se détruisent eux-mêmes !

Ça signifie bougrement des choses, cette dégoutation de vivre qui empoigne les grands et les petits.

Au lieu de se suicider, faudrait s'arranger pour vivre bien ; car enfin si nous sommes gênés dans les entourneures, c'est par ceux qui tiennent plus de place qu'ils ne doivent. Donc faudrait les rogner un tantinet.

Mais voilà, on manque de nerf. C'est à croire par moments qu'au lieu de sang, c'est de la bouse de vache qui coule dans nos veines.

Pourquoi endure-t-on mille fourbis dégoutants ? Pourquoi ne cherchons-nous pas à supprimer notre mal, au lieu de nous supprimer nous-mêmes ?

Ça vient un peu de ce qu'on vit à la vapeur aujourd'hui, que le temps passe sans que nous pensions à rien. Il y a autour de nous un hou-hou-hou continu, qui nous fait perdre le fil et nous empêche de sentir les horreurs qui se passent à nos côtés.

Tout ça aura une fin, mille bombes, à la dégoutation bête succédera la dégoutation des richards, et au lieu de se tuer soi-même, c'est eux qu'on escoffiera.

Mais, nom de dieu, j'ai un peu oublié les loupiots ! Eux, plus que nous, pâtissent de cette sacrée existence que nous font les grands de la terre.

Y a des croque-mitaines partout. Ces croque-mitaines leur foutent le trac, et pour ne plus les voir, ils se tuent !

*
**

A Bourges, y avait l'autre dimanche une fête en l'honneur de je ne sais quoi : chevaux de bois, tourne-vires, massacres d'innocents, tout y était !

Quelques gosses chippèrent à un étal une demi-douzaine de berlingots ; deux furent pincés et jugés. L'un fut acquitté et l'autre, âgé de onze ans, condamné à être enfermé jusqu'à vingt ans dans une maison pénitentiaire.

En attendant, on le boucla dans une cellule de la prison.

Ce qu'il a dû pleurer le pauvre même ! A onze ans être choppé, pour passer sa vie dans une de ces horribles maisons !... Ça lui faisait dresser les cheveux sur la tête.

Oh, sa résolution ne fut pas longue. Mieux valait mourir illico, que de passer sa vie à côté des figures méchantes qu'il avait vues à la prison et au tribunal.

Avec sa ceinture, il s'accrocha aux barreaux de sa fenêtre... Quatre heures après, un gardien s'aperçut de la mort du petiot !...

Que dire à ça, nom de dieu ? Ça ne prouve-t-il pas, mieux que tous les raisonnements, qu'il est temps d'en finir avec toutes les crapules qui nous tiennent sous leur coupe ?

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

Amiens. — Eh foutre, on dirait qu'un peu partout les ouvriers deviennent moins durantes. C'est une bonne chose d'avoir la main prompte et de ne pas souffrir sans se rebiffer un tas de crasses des patrons et des contre-coups.

A Amiens, dans un des plus gros bagnes du pays, à un garde-chiourme vient d'être étrillé de chouette façon.

C'était vendredi, un bon fieu va pour chercher de la trame; le contre-maître le rebiffe, lui ordonne de foutre le camp. Le gas qui n'est pas habitué à se voir foutre des suifs, — pas plus à propos de bottes, qu'à propos de choses sérieuses, — envoie au type, en deux temps et trois mouvements, une paire de baffes soignées.

Et de brailler le cochon! Donc, le singe raplique, à temps, pour empêcher son contre-maître d'être étranglé.

Pas besoin d'ajouter, que tous les ouvriers du bagne ont félicité le copain.

Savoir se faire respecter, c'est le commencement de la sagesse, nom de dieu!

Roubaix. — Mardi a eu lieu la manifestance sur la tombe de Vanhamen le justicier.

Y avait une foule énorme; les rues ont été barrées par des pelotons de gendarmerie. Y a eu des charges sur le populo pour l'empêcher de prendre rang dans le cortège.

Un drapeau noir qui flottait au vent a été saisi, les couronnes ont pu passer.

A l'entrée du cimetière, malgré toutes les manigances, y avait 2,000 personnes, le copain Lorioz a prononcé un chouette discours.

Voilà une manifestance qui prouve, nom de dieu, combien le populo a dans le nez les patrons!

Saint-Etienne. — Dimanche 27 avril réunions avec le concours de Louise Michel et de Tennevin :

A 10 heures du matin, à Saint-Etienne;

A 2 heures du soir, à Firminy,

A 7 — — à Saint-Chamond.

Ordre du jour : La Manifestation du 1^{er} mai. — 2^o La Grève Générale.

Le coup de chien!

mai a été un chouette commencement, non ! Pardine, il n'a pas été tout ce qu'aurait le Père Peinard.

rien d'épâtant, mille bombes ! Je suis un homme les vieux ; le temps nous presse, on ne pas crever avant d'avoir vu le coup de tréfalour lors on s'impatiente, on voudrait que soit bâclé en deux temps et trois mouve-

fois, en soi-même, on ronchonne : on traite mes de feignasses, de poules mouillées : « Ah, nous aviez vu à votre âge !... Hardi petits, sait tout, brisait tout... »

gaines de vieux, nom de dieu ! Les jeunes de en temps ne valaient pas deux liards de plus s jeunes d'aujourd'hui.

chaque jour suffit sa peine ! Et foutre, le 1^{er} été bien rempli. La frousse qui avait empoix fesses les grosses légumes de tous pays, le e bougrement.

ont-ils pris des précautions ! Plus encore en e qu'ailleurs. Que les républicains viennent e nous chanter que c'est dans notre intérêt... de dieu, on les enverra à l'ours, avec perte et s !

des rosseries, s'en est-il payé ce salop de ans ! Y a des lois, paraît-il, qui garantissent s de choses : la liberté individuelle, la pro-